

Communication d'Anne BROUSMICHE

Madame,

Pour une fois, je vais commencer par la fin, et, pour rappeler le sujet de votre communication d'aujourd'hui, la première que vous faites dans cette académie et que nous allons donc découvrir avec un grand intérêt. Vous allez nous parler du Haïku, c'est à dire d'une forme poétique très codifiée venue d'Orient, du Japon plus précisément mais qui été adoptée en France au début du XXe siècle, par les surréalistes et notamment par Paul Eluard, et qui n'a cessé depuis lors d'y être pratiquée. Vous avez vous même composé plusieurs recueils de ces poèmes, dont vous allez tâcher de nous faire saisir la spécificité, ce que je me garderai bien par conséquent de faire par avance. Vous êtes en effet l'auteur d'une œuvre poétique très importante et dont je ne vais pouvoir donner qu'une faible idée. Vous avez publié 4 recueils de haïkus : *Lucarnes* (2013), *Reflets sur la route* (2015), *Des iris sur un toit* (2016), *Le grain des fables* (2018) et contribué à plusieurs anthologies de poésie que je ne citerai pas, eu égard à leur nombre. Vous avez remporté d'ailleurs plusieurs prix de poésie que je n'énumérerai pas davantage. Et vous participez également régulièrement à des revues spécialisées dans le domaine du haïku (*Gong*, *Ploc*, *D'une rive à l'autre*, *Le Journal à Sajah*).

Et si je commence ainsi par la fin pour éclairer votre parcours intellectuel, c'est pour poser cette question naïve, ou faussement naïve : comment passe-t-on de la formation universitaire qui a été la vôtre, une formation en philosophie et plus particulièrement en philosophie des sciences - votre mémoire de DEA était consacré aux encyclopédies des XVIIIe et XIXe siècles - à une activité poétique soutenue ? Quand bien même celle-ci, il faut le préciser, n'a jamais été votre activité principale puisque votre carrière professionnelle a été celle d'une documentaliste, responsable notamment de la documentation au Centre Régional de Documentation Pédagogique de Bourgogne, puis de Paris, puis de Rouen.

Je reviens à ma question je le reconnais ou je l'admets faussement naïve puisqu'elle repose sur le présupposé que l'on sait, que je sais bien sûr irrecevable selon lequel il existerait une antinomie de principe entre la démarche scientifique et la poésie. Ce contre quoi toute votre formation intellectuelle s'inscrit en faux.

Cette formation s'est effectuée à Nîmes, où vous avez passé votre enfance et votre adolescence. Votre père, Jean Svagelski, était professeur de philosophie au lycée Daudet. Un professeur de philosophie particulièrement brillant qui a laissé une marque profonde sur tous ceux qui ont suivi ses cours et qui en parlaient, et en parlent encore, plusieurs années après, avec à la fois beaucoup d'émotion et d'admiration.

Autant qu'un remarquable pédagogue, Jean Svagelski était aussi un chercheur, ce que l'on sait peut-être moins. Récemment, et grâce à notre confrère Olivier Abel, j'ai été amenée à consulter la correspondance privée de Francis Courtès, qui a enseigné durant de longues années la philosophie à l'Université de Montpellier (et qui a été notre maître commun à Olivier Abel et à moi même). J'ai ainsi découvert que votre père, Francis Courtès ainsi que François Dagognet, sous la direction duquel vous avez rédigé votre Mémoire de DEA, avaient été des amis très proches. Et par dessus ce trio appartenant peu ou prou à la même génération, j'ai découvert

également la figure tutélaire de Georges Canguilhem, et à l'arrière-plan encore, forcément, celle de Gaston Bachelard, inspireur commun de tous ceux qui ont été ainsi, directement ou indirectement, ses élèves. Et dont chacun à sa façon a fait fructifier l'héritage en produisant, dans le champ de l'épistémologie, des œuvres qui apparaissent rétrospectivement comme des œuvres très originales, des œuvres dont on peut regretter, qu'à l'exception de celle de F. Dagognet, elles soient finalement si peu ou si mal connues, et qu'il serait important je crois de faire connaître plus largement.

J'ai récemment retrouvé dans ma bibliothèque quelques-uns des fascicules, qui composaient une collection qu'avait dirigé Georges Canguilhem dans les années 1950 et qui était destinés aux élèves de classe terminale. Georges Canguilhem était alors Inspecteur général de philosophie et soucieux d'impulser une pédagogie nouvelle, où la lecture – active, critique – des grands textes de la philosophie viendrait se substituer à l'imposition d'un cours magistral.

Votre père – comme Francis Courtès, comme Georges Canguilhem – a composé l'un de ces recueils, intitulé « Les affections et le sentiment » et dans la brève présentation de ce recueil, il met l'accent sur le caractère premier, essentiel, de l'expérience vécue qui est notre expérience fondamentale, celle de l'union de l'âme et du corps que seule la réflexion sépare, ainsi que sur l'importance du sentiment, royaume de l'écrivain, du romancier, du poète, ajouterai-je. C'est pourquoi, et l'on retrouve d'ailleurs dans ce constat la présence implicite de Bachelard, qui vous a beaucoup inspirée, si vous avez fréquenté dans votre enfance et dans votre adolescence ces épistémologues (qui ne se sont jamais voulus de simples théoriciens de la raison) avec lesquels votre père avait noué des relations privilégiées, vous avez également fréquenté – et cela pouvait donc être les mêmes – des poètes ou des amateurs de poèmes, alors familiers de votre demeure, comme le professeur Robert Lafont, qui enseignait lui aussi au lycée Daudet, et qui, m'avez vous confié, se plaisait à lire des poèmes et à les faire connaître autour de lui. Le déterminisme familial a été en la circonstance particulièrement puissant puisque de son côté votre grand-mère, artiste-peintre, avait pour amis Eluard, Cocteau et des poètes occitans comme Jacques Lafont et le Majoral Jean Monestier. Quant à votre oncle, poète lui aussi, il publia également quelques textes...

Comment, dans ces conditions, espérer pouvoir échapper à ce déterminisme ? Ne vous restait plus qu'à vous consacrer à votre tour à l'épistémologie et finalement donc à la poésie, ce que vous n'avez pas manqué de faire, comme nous allons le découvrir.

Simone MAZAURIC